

**« NOUS N'AVONS JAMAIS RIEN VU DE PAREIL » (Mc 2,12)****MÉDITATION - 1**

# « Vous serez dans la peine » (Jn 16, 20)

**par Pierluigi Banna\***

La vérité à laquelle nous introduit le chant *Non son sincera* [Je ne suis pas sincère] est impressionnante. Nous pouvons vivre, nous pouvons chercher à faire quelque chose de bien dans la vie, nous pouvons même décider de passer les vacances de Pâques non pas en boîte de nuit mais au Triduum pascal de CL-Lycée, et pourtant il y a une voix, au fond de nous, qui nous dit que nous ne sommes pas sincères. « Mon temps passe, je ne suis pas sincère. J'aime les gens, je ne suis pas sincère. Je vis le présent, je ne suis pas sincère » (p. 27 du livret).\*\* Nous avons beau tomber amoureux, vivre à fond, avoir touché les étoiles, les erreurs habituelles et l'incohérence reviennent pourtant régulièrement, même face à toutes les émotions les plus grandes et à tous les enthousiasmes qui nous ont pris dans la vie. À de rares moments, nous avons même dit : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », mais plus tard nous avons l'impression de lire la date de péremption sur le dos de la bouteille, alors l'effet se termine et l'on revient à la vie quotidienne d'avant.

Nous sommes presque tentés de ne plus la dire, cette « maudite » phrase : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », parce que son effet tôt ou tard s'estompe et disparaît. L'un de vous écrit : « Cette phrase : “Nous n'avons jamais rien vu de pareil !”, je ne veux pas la prononcer. En effet, je sais par expérience qu'après avoir ressenti l'émotion du moment, dans le temps, cette position ne tient pas. » La poète Alda Merini (à la p. 28 du livret) a écrit quelque chose de semblable : « Ce qui est passé [pour grand qu'il soit] / c'est comme s'il n'avait jamais existé [...] / Ce que j'ai déjà vu / ne compte plus rien » (*Il mio passato* [Mon passé]). Voilà alors que naît la question que beaucoup d'entre vous ont posée dans leurs lettres : « Vaut-il la peine d'être heureux, si nous ne sommes pas sûrs que cela dure pour toujours ? » Ou encore : « Comment avoir un regard assoiffé qui ne s'éteigne pas devant la première difficulté ? » Quelqu'un d'autre écrit : « Cela m'effraie de penser que les dix-sept ans de ma vie ont été une suite indistincte et futile de choses belles et de choses laides ; cela me fait peur. Comment se rendre compte que cette beauté existe vraiment ? Comment savoir la chercher efficacement ? Où se trouve ce qui donne un sens et un ordre à toutes les anecdotes floues de la vie ? » Voilà la question d'aujourd'hui, mes amis. Cherchez à la mettre au point dans votre vie. Sommes-nous vraiment condamnés à la dictature des sentiments, si bien »

\* Méditation au Triduum pascal de CL-Lycée, Rimini, le 14 avril 2017.

\*\* Le livret « *Nous n'avons jamais rien vu de pareil !* » recueille les textes cités au cours du Triduum pascal et peut être [téléchargé au format PDF](#).

» que, une fois l'émotion passée, toute belle chose devient un vieux souvenir ?

Songez-y, les disciples de Jésus aussi avaient ce même problème. Le jeudi soir, ils étaient sincèrement attachés à cet homme : « Même si tous viennent à tomber, moi, je ne tomberai pas ! », lui dit Pierre, et il ajoute : « Je viens mourir avec toi ». Et les autres : « Nous aussi ! » (cf. Mt 26, 33-35). Pourtant, à peine quelques heures plus tard, le sommeil les saisit et ils n'arrivent pas à lui tenir compagnie au moment où il traverse le moment le plus dramatique de sa vie. Dans le Jardin des Oliviers, ses disciples s'endorment et, au moment où Jésus est arrêté, tous s'enfuient ! On est loin de mourir pour Lui ! Ils s'enfuient et l'abandonnent. Vous le voyez, nous sommes comme eux. Après la première émotion – celle qui nous fait exclamer : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » –, très peu suffit pour que tout s'écroule.

Les sentiments des apôtres sont nos propres sentiments : nous avons vu, nous nous étonnons, nous promettons, mais après, nous fuyons. Écoutons attentivement les paroles de l'Évangile. Tout doit donc vraiment avoir une date de péremption ? Sommes-nous condamnés à la dictature des sentiments ?

« Ils partirent pour le mont des Oliviers. Jésus leur dit : « Vous allez tous être exposés à tomber, car il est écrit : 'Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées.' Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Pierre lui dit alors : « Même si tous viennent à tomber, moi, je ne tomberai pas. » Jésus lui répond : « Amen, je te le dis : toi, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Mais lui reprenait de plus belle : « Même si je dois mourir avec toi, je ne te renierai pas. » Et tous en disaient autant. Une troisième fois, il revient et leur dit : « Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer. C'est fait ; l'heure est venue : voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. Levez-vous ! Allons ! Voici qu'il est proche, celui qui me livre. » Les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. » (Mc 14, 26-31.41-42.50).

« Les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. » Quoi ?! Abandonnent-ils la chose la plus grande, la personne la plus grande qu'ils avaient rencontrée dans leur vie ? Oui, sous l'impulsion de la peur et de l'incertitude, ils l'abandonnent. Cela paraissait une grande amitié, cet homme semblait être le plus grand ami qu'ils aient jamais rencontré, et si peu a suffi pour les faire fuir ? La chanson *A beautiful disaster* (p. 29) semblerait avoir raison ; c'est une chanson qui peut plaire ou ne pas plaire, mais elle dit quelque chose de significatif : « Je prends ces morceaux de vie que j'ai vécus par erreur [car il faut se justifier de les avoir vécus par erreur] et je les transforme en émotions de petit calibre. » La dictature des émotions de petit calibre ! La peur soudaine, l'angoisse, la colère, l'incompréhension brisent même les choses les plus belles de la vie, comme cela arrivait aux disciples de Jésus. Beaucoup d'entre vous le racontent dans leurs témoignages. Cet amour que vous attendiez depuis longtemps naît enfin : cette fille, c'est la bonne, et tout va bien parce que vous lui plaisez aussi. Quelle intensité de regards ! Quelle entente ! « Elle paraît me connaître depuis toujours. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau ! » Mais un matin tout va dans le mauvais sens à la fois. Il vous arrive toute sorte de choses : le réveil n'a pas sonné, votre père est déjà sorti, il vous faut prendre le car et entrer à l'école une heure plus tard. Vous faites tout à la hâte, de façon très pressée. Le prof devait aussi vous interroger, et « elle » commence à vous envoyer des messages : « Où es-tu donc ? », « Je t'attendais ! », « Qu'est-ce qui s'est passé ? », « Pourquoi n'es-tu pas venu ? ». Entre-temps, pendant que vous êtes dans le car, vous vous rendez compte qu'il vous faudrait peut-être le prendre plus souvent, parce qu'il y a cette fille si gentille qui est très belle et beaucoup plus simple, qui ne passe pas son temps à vous bombarder de messages et à exiger de savoir où vous êtes ou ce que vous faites : un regard suffit pour vous comprendre, tandis que « lui » répond, à cette première fille, n'est pas si spontané, et en fin de compte « qui prétend-elle être dans ma vie ? ». Nous pensons alors que tout est fini. Des émotions de petit calibre suffisent pour briser même les promesses les plus grandes. »

» Leopardi dirait : « Mais qu'une dissonance / Blesse l'oreille [si une mauvaise émotion blesse l'oreille] et tout soudain / Ce ciel retourne au rien » (*Sur l'effigie funéraire d'une belle dame*). Ce ciel disparaît, ce paradis se brise. Il semble alors que nous soyons forcés de subir cette dictature des émotions, de changer d'avis d'un instant à l'autre, de ne pouvoir nous attacher à rien, à être des esclaves, à la merci des sentiments. Don Giussani se demande quel est l'ennemi de l'amitié : « L'ennemi de l'amitié est l'humeur », parce que l'humeur est la réaction immédiate (tristesse, ennui, colère) « elle est comme la fleur des champs [...] : le matin elle est là, le soir, elle est desséchée » (à la page 28).

Nous pouvons même penser nous défendre par des stratégies, mais elles aussi montrent qu'elles manquent de souffle : nous cherchons à ne pas nous laisser emporter par le vent des émotions, nous cherchons à nous répéter et à nous convaincre qu'il est inutile de nous enthousiasmer et de nous bercer d'illusions, parce qu'en tout cas cette émotion va passer, parce que nous avons déjà tout essayé et savons qu'en fin de compte nous ne serons pas heureux ! Nous disons : « Je suis fait de glace, aucune émotion ne me touche. Précisément parce que je sais qu'elles passent, je ne m'attache à personne. » Nous nous efforçons d'être cyniques, d'être durs comme des pierres, l'électroencéphalogramme plat, réfractaires à ce qui nous arrive. J'exploite tous les rapports pour ce qui m'intéresse, parce que j'ai déjà tout essayé, parce que je sais déjà comment cela va se terminer et que, devant ce qui arrive, je cherche à rester dur comme une pierre, l'électroencéphalogramme plat. « Ah bon, tu vas au Triduum pascal ? Sais-tu qu'il a lieu tous les ans ? Tous arrivent et s'exclament : "Que c'est beau, c'est vraiment beau !" », mais après ils rentrent à la maison et tout est fini. Ne t'inquiète pas ! Tu es en première année de lycée, hein ! [équivalent de la classe de troisième en France, *ndt*] Mais, quand tu seras en cinquième année [en Italie, le lycée se termine un an plus tard qu'en France, *ndt*], tu comprendras que tout se répète comme dans une roue. » C'est ce que m'écrit l'un de vous avec une très grande perspicacité : « Que vais-je faire de l'émerveillement que me provoque cette étreinte qui m'a été donnée, si demain matin je retourne vivre ma vie exactement comme hier et avant-hier, sans que rien n'ait vraiment changé en moi ? » Il est vraiment inhumain d'être déjà cynique à quatorze, quinze ou seize ans, de penser que rien ne pourra plus me changer, de savoir déjà comment tout va se terminer.

Mais alors, toutes les émotions sont-elles à effacer ? Non ! Écoutez la manière dont poursuit don Giussani (p. 28) : « L'amitié n'est pas contre l'émotion » (*Avvenimento di libertà* [Évènement de liberté]). Un homme sans émotions est un homme mort. Qui renoncerait à l'émerveillement du début, tel qu'il se produit quand on tombe amoureux ? Qui renoncerait à cette « panique très douce, tendre et étonnée » (*Peut-on vivre ainsi ?*), qui nous saisit face à quelqu'un qui nous attire, face à une personne qui enfin nous comprend ? Qui y renoncerait ? Il serait vraiment inhumain de ne pas s'enthousiasmer, de ne pas se fâcher, de ne pas être triste. Par le simple fait que la réalité se produit, elle suscite un sentiment et provoque des émotions qui ouvrent grand le cœur.

L'amitié véritable n'est pas contraire à l'émotion, mais « la véritable amitié est contraire à l'émotion sans raison » (*Avvenimento di libertà* à la p. 28), parce qu'une émotion sans raison nous fait éprouver des milliers de sensations, mais elle fait en sorte que leur sens nous échappe, elle ne nous fait pas en saisir le sens. C'est ce que dit T.S. Eliot : « Nous avons fait une expérience, mais son sens nous a échappé » (*Quatre quatuors* à la p. 29) Que signifie « une émotion sans raison » ? Je prends un exemple très banal. Vous me direz : de cette manière, c'est trop simple ! Et pourtant, cela arrive vraiment ainsi. Je vais dans un bois et je vois un très beau champignon : il est vraiment beau, on a l'impression de se retrouver dans le monde des Schtroumpfs, avec ce chapeau à petits pois symétriques, les uns un peu plus gros, les autres un peu plus petits. Qu'il est beau ! Quel beau champignon ! Ce doit être le meilleur champignon du monde. J'ai hâte de le manger. Même, je vais le manger cru. Un filet »

» d'huile dessus : délicieux ! Devant moi, il y a une vieille pancarte qui affiche : « Attention : champignons vénéneux ! » Mais non, celui-ci est trop beau pour être vénéneux ! Bien sûr que non ! Il est si beau ! J'en suis ému ! Je le prends. Je dois suivre cette émotion. Je prends ce champignon, je dois le manger. Il est si beau qu'il ne peut qu'être bon. Il est si bon... qu'il me tue ! Voilà ce qu'est l'émotion qui confond le cœur, dépourvue de raisons. Emportés par le flot de ces émotions sans raison, nous nous comportons ainsi des milliers de fois par jour avec d'autres types de champignons (nous nous sommes compris) et surtout avec les amitiés, ce qui est le plus grave : « Bon, d'accord, c'est une bêtise, mais qu'est-ce qu'il y a de mal ? » Raisonne, raisonne ! Tu es un homme, grâce à Dieu. Quand nous suivons nos émotions sans raison (vous le savez bien), il nous arrive ce dont nous parlions hier soir : nous courons à notre perte et nous ne pouvons même pas nous en prendre à quelqu'un d'autre. Comme le dit le chant que nous allons maintenant chanter, nous découvrons n'avoir dans les mains que de la « terre brûlée », parce que nous avons brisé même nos expériences les plus belles. C'est ce qui est arrivé aussi aux disciples : de la terre brûlée, des noms sans explications. Qu'avaient-ils fait de ce rapport avec Jésus ? « Il ne reste que le regret d'un jour gaspillé, et bien sûr l'attente de Ta venue. » Chantons ensemble *La guerra* [La guerre], à la page 29.